

LE DERNIER HOMME

Yarno tapa de toutes ses forces dans le filon, mais en porte-à-faux. Comme il l'avait prévu, le fer de la pioche resta coincé entre la veine pentagonale couleur de réglisse et le poudingue dans lequel elle s'insérait. Le front couvert de sueur, il se redressa en marmonnant un juron.

Quelques secondes, il ne lui en fallait pas plus pour évaluer ses chances. Cette fois, il ne pouvait pas se permettre la moindre erreur. Passer outre le mur d'inhibitions de l'implant lui ferait mal, il le savait, mais ne devrait pas le ralentir d'une fraction de seconde.

À quelques pas de lui, le petit bedoo chenu se curait les plis des coussinets, les sourcils froncés. Le fin digicode qu'il portait en pendentif épousait les bourrelets de sa poitrine, à demi dissimulé par les mèches huileuses d'une barbe parsemée de fleurs glauques.

Yarno empoigna le manche de la pioche et les muscles de ses avant-bras gonflèrent, faisant saillir un lacis de veines argentées. Il éprouva l'impression d'un glissement sensoriel, comparable peut-être à l'aura qui avertit certains épileptiques d'une crise imminente. Saloperie d'implant.

La journée de travail s'achèverait dans une heure. À ce moment-là il serait trop tard, la procession de prisonniers enchaînés les uns aux autres prendrait le chemin de la nuit, de la nourriture et du repos. La ligne du crépuscule, qui se trouvait être aussi, en sens inverse, celle de l'aube, sur cette planète de malheur dont la rotation équivalait à la révolution, se situait à vingt minutes de marche. Au-delà de cette frontière, il ne fallait plus rien envisager : chacun se trouvait incarcéré dans son carcan individuel,

nourri par perfusion et plongé dans un sommeil artificiel.

Par-delà le bedoo qui s'inspectait à présent l'ombilic, Yarno apercevait le patrouilleur solaire qui rechargeait ses batteries, il le savait, depuis une vingtaine d'heures. Il bénéficiait à présent d'une autonomie d'énergie suffisante pour lui permettre de gagner le planétoïde Lazuli, et de s'y retrancher.

Cette fois devrait être la bonne. Sa dernière tentative d'évasion avait coûté la vie au jeune bedoo inexpérimenté qui lui servait de geôlier. Le malheureux s'était électrocuté en tapant le mauvais code. Suicide d'honneur ou maladresse ? Le Conseil n'avait pas tranché, mais il se retrouvait avec cet implant dans l'hypophyse, un châtiment singulièrement lourd en regard d'un délit non caractérisé. La justice des bedoos, d'ailleurs, ignorait l'idée de sanction, un concept archaïque et superstitieux aux yeux des juristes. L'implant entérinait simplement son changement de statut. Il était passé de celui d'"hôte problématique" à celui de "retenu à haute dangerosité".

Poussant un cri involontaire, il arracha le fer du poudingue, faisant voler un éclat scintillant de caroli vers le ciel. Le vieux bedoo n'eut pas le temps de relever le mufle, la pioche lui cloua la patte supérieure droite au sol. Livide de douleur, il vit le dernier homme s'arracher avec un hurlement à son poste de travail et courir vers lui.

Yarno forçait à chaque pas un mur stridulant d'aiguilles, des pinces lui écrasaient les articulations, des tenailles lui fouillaient les viscères, mais il ne ralentissait pas. Le bedoo poussa un pialement de terreur quand les mains de chair et d'acier se refermèrent sur son cou. L'humain hurlait, horrible créature mi-synthétique, mi-animale, dotée de la puissance d'un robot, de la volonté d'un être

pensant.

-Le code ! Désactive-moi cette meeeeerde !

Inutile de tergiverser. Les doigts de Phénice, le vieux gardien, coururent, alertes, sur le digicode. Yarno eut l'impression de dévisser d'un étage, le soulagement fut tel qu'il faillit lâcher l'homoncule. Il tituba, clignant des yeux, mais Phénice ne tenta pas de profiter de cette faiblesse passagère. Cloué comme il l'était encore au sol par le fer de la pioche, il ne pouvait rien faire. L'homme arracha l'outil sans se soucier de lui faire mal, l'empoigna par la crinière et le souleva du sol.

-Magne-toi, petit con. Au vaisseau !

Yarno éclata de rire. Il se sentait jeune, débordant d'énergie, prêt à relancer seul les dés de toute l'Histoire humaine. Rien n'était perdu. Le petit bedoo trotтинait devant lui, se tenant les oreilles et balbutiant des prières. Il lui pilonna l'arrière-train d'une bordée de coups de pieds. Autour d'eux, sur le chantier, les autres geôliers suivaient le déroulement de l'évasion sans oser bouger d'un pouce. Race de pleutres, sous-singes...

Il ne lui fallut pas plus de quelques secondes pour propulser son otage dans l'habitacle du patrouilleur, s'y hisser d'un bond et refermer les écoutes. Le vaisseau émit un bourdonnement ensommeillé. D'un coup d'œil, Yarno identifia les différents tableaux de bord. Une carte du ciel occupait tout un pan de la cabine. Passant la main devant l'écran, il la fit pivoter jusqu'à l'endroit qu'il cherchait, au-delà du Soleil rouge.

Lazuli, la planète des femmes. Une épaisse atmosphère bleue la nimбай, se déchirant çà et là pour dévoiler des lambeaux rouges et verts de son écorce. Si les bedoos ne l'avaient pas arrêté six mois plus tôt, il y aurait déjà établi

son empire.

-Démarré, minus. Vite !

-Si dans les siècles des siècles, le passé du présent, le présent de l'avenir et tout les temps qui s'évanouissent dans le néant...

-Tu veux mon pied au cul ?

Phénice s'exécuta en tremblant. Au-dessus de leurs têtes, la mosaïque complexe des nuages sulfuriques bascula, puis se dissipa, révélant une perspective circulaire et bleue, pâle à la périphérie, offrant l'outremer d'un iris liquide vers le centre. Le vaisseau replia ses ailes et fut aspiré par la pupille d'un noir vertigineux.

-Ô vous les vieux fantômes des enfants qui errent dans l'entre-deux-mondes, ô vous mes ancêtres à la peau glabre, je vous conjure de me recevoir dans la vie nocturne de la mort bleue...

-Prie dans ta tête, petit monstre, grinça Yarno. Tu me les brises. Et trouve-moi quelque chose à manger. Quand arriverons-nous sur Lazuli ?

-Il ne faut pas, Monseigneur, aller sur Lazuli, bredouilla le nabot. Trop de dangers pour votre excellence. Lazuli ne veut pas.

Yarno s'étira avec délice, faisant craquer toutes ses articulations. Il grandit de quatorze centimètres, clac-clac-clac, puis se compacta, faisant saillir ses muscles. Il manquait un peu d'huile, mais surtout de nourriture. Un bon steak-frites d'algues...

-Lazuli s'y fera. Sers-moi à manger et raconte-moi un peu. Tu y es déjà allé ?

-Phénice n'est pas un homme, pépia le bedoo d'un air ulcéré.

Yarno éclata de rire.

-J'avais remarqué. Un steak-frites, Phénice. Alors, tu connais les femmes ?

La petite bouche se referma avec un bruit de clapet. Le nain, en s'affairant devant l'unité alimentaire pour fournir le menu demandé, recommença, à voix très basse, ses prières obscures.

-Ô vous qui êtes morts et qui ne naîtrez pas bientôt, recevez-moi dans votre pli du temps...

Sa patte brisée se remodelait toute seule, produisant des bruits de cartilage. Prodigieuse faculté de cicatrisation. Yarno n'insista pas. Lazuli, sur l'écran, tournait sur elle-même en grossissant, et il pouvait distinguer les bords de ses continents. Où se trouvaient les femmes ? Les terres étaient recouvertes jusqu'aux plus hauts sommets d'une forêt dense, trouée çà et là par des déserts rouges, des échines rocheuses qui brillaient sous le soleil, d'immenses lacs dorés. Des fleuves gigantesques déployaient sur le tapis émeraude l'arbre sinueux de leurs bras enchevêtrés, finissant en marécages saupoudrés d'oiseaux blancs.

Pas un feu, pas une cabane, pas un indice de vie humaine.

-Nous arrivons dans deux heures, bougonna Phénice en servant le steak-frites. Ce n'est pas bien, non, pas bien. Lazuli est dangereuse. L'intelligence extrême ne veut pas de l'homme. Âmes des enfants que je n'aurai pas, bergers de ma sœur aimée...

-L'intelligence extrême ? railla Yarno, la bouche pleine. Oh, ce n'est qu'un troupeau de femmes. Nous avons peut-être eu tort de séparer les sexes il y a deux siècles. J'espère que nous pourrons encore nous reproduire ensemble. Ah ! Ah !

-Sacrilège ! glapit soudain le bedoo.

Une gifle le fit bouler à l'autre bout de la cabine. Il s'enroula sur lui-même et commença à se balancer douloureusement.

-L'espèce des femmes ne peut plus se croiser avec les hommes. Les génotypes sont trop éloignés maintenant.

-Le problème, dit Yarno, enfournant un bouquet considérable de frites entre ses quatre rangées de dents en céramique, c'est que je ne peux plus me cloner. Plus de laboratoires de répliation, plus de villes, plus de technologie, plus de planète Terre. Je suis le seul survivant de l'ultime guerre. Tu ne voudrais tout de même pas que l'espèce des hommes disparaisse avec moi ?

-Ça ne marchera pas, Monseigneur, rouscailla le bedoo, recroquevillé comme une épluchure de mandarine dans l'angle le plus lointain de la cabine. Les femmes se reproduisent depuis deux siècles par parthénogénèse. Elles sont totalement animales. Esprit feuillu des crépuscules pluvieux, je m'adresse à toi entre deux convois de rêves...

De près, Lazuli apparaissait comme une des planètes les plus sauvages qu'eût jamais visité Yarno. Pendant plus d'une heure, ils survolèrent une selve enchevêtrée qui opposait aux regards l'impénétrable écran de sa canopée. Le toposcripteur indiquait une profondeur de cinquante à cent dix mètres pour toucher la terre ferme, si l'on pouvait appeler ainsi le substrat marécageux encombré de racines. Dans leurs méandres les plus vigoureux, les fleuves découvraient des langues étroites de boue rougeâtre où un soliste n'aurait pu atterrir. Tous les analyseurs échouaient à repérer le camp des femmes.

-Elles sont très fortes, grommela Yarno. Pas une

vibration de moteur, pas une fumée, pas une onde radio ne sont perceptibles. Tiens !

Il venait d'apercevoir un détecteur de QI. Cet objet, fleuron de l'ingénierie humaine, était capable de matérialiser la palette de toutes les intelligences actives en un lieu donné, par la captation des ondes neuronales courtes.

-Tiens le manche, on va voir ce qu'il en est de ton intelligence extrême.

Le bedoo s'exécuta en ronchonnant. Yarno dévissa légèrement le chapeau de l'instrument, qui évoquait une soupape transparente coiffée d'un béret basque. Aussitôt apparut dans le corps oblong un faisceau de tiges fluorescentes. Elles commencèrent par pousser brusquement, puis mirent un certain temps à trouver leur juste niveau. La tige la plus haute, d'un bleu sombre et profond tirant sur le vert, était incontestablement humaine malgré sa couleur. Yarno reconnut avec un certain dépit la tige bleu pâle qui le représentait, un peu plus bas. Cela n'avait rien d'étonnant, car la tige des femmes synthétisait l'intelligence de tout le groupe, tandis qu'il était seul. Il s'était pourtant attendu à une nette différence en sa faveur. La solitude le rendait vulnérable aux méfaits de l'orgueil. Et bien, en deux siècles, les femmes n'avaient rien perdu de leur humanité, pourtant plus fragile en raison d'une vocation reproductrice qui les immergeait dans l'animalité. Cela était sans doute une bonne nouvelle. Pour le reste, une vingtaine de tiges signalaient l'activité neuronale de quelques animaux supérieurs, probablement des lémuriens, des singes, des dauphins, quelques poulpes. Mais d'intelligence extrême, pas la queue d'une. L'appareil pouvait détecter et analyser des

systèmes hypothético-déductifs offrant un rendement proche de 400. Même en additionnant son intelligence et celle des femmes, on en était très loin. Yarno ne put s'empêcher de sourire en repérant, entre les humains et l'animal le plus élevé, la tige violette du bedoo.

-Je ne vois pas trace de ton intelligence extrême, petit plaisantin. Comment cela se fait-il ?

Phénice maugréa dans sa barbe quelques protestations absconses, d'où il ressortait qu'aucun appareil ne saurait mesurer l'intelligence extrême. Yarno ricana.

-Ben voyons. Dis-moi, Phénice, le soleil ne va pas tarder à se coucher. Il faudrait que nous arrivions à nous poser quelque part, les batteries solaires ne tiendront pas jusqu'au jour. Tu connais cette planète, non ?

-Aïeux de la bienveillance qui ne dit mot, je viens à votre rencontre, la tête basse et sans couronne...

-Empereur des casse-burettes, gronda Yarno en soulevant le bedoo pétrifié par la crinière, si tu ne trouves pas fissa un terrain d'atterrissage, je te promets une agonie interminable et fertile en douleurs atroces. Prépare-toi, le crépuscule se profile...

-Derrière cette colline se trouve une steppe au sol dur, dit précipitamment le petit être. Mais Lazuli fourmille de dangers mortels...

-Dépêche-toi d'atterrir, petit charogne, souffla Yarno, lançant littéralement le bedoo sur le tableau de bord. Et ne t'avise pas de me refaire un coup pareil.

Ce que Phénice appelait une steppe se révéla être une prairie circulaire d'une centaine d'hectares, recouverte d'une herbe épaisse et ondoyante. Le vaisseau se posa en son centre sans le moindre problème. Autour du cirque

s'élevaient les formes molles de collines boisées.

-L'atmosphère est particulièrement salubre. Mon cher Phénice, tu vas nous dresser un petit campement sous le vaisseau. Pendant ce temps, je vais faire un tour de reconnaissance.

-Lazuli est mortelle ! glapit le bedoo.

-Comment se fait-il alors que les femmes y vivent ? Si je pouvais tuer un peu de gibier, nous mangerions autre chose que cette bouffe synthétique...

Laissant le bedoo à ses aménagements domestiques, Yarno, lesté d'un paralyseur et d'un pulvériseur, se dirigea vers l'orée de la forêt. Il avait réglé tous ses capteurs au maximum, et ses batteries de secours étaient opérationnelles. En cas d'agression, il pourrait déployer proportionnellement à sa taille la force d'une fourmi-soldat. Foulant à grandes enjambées l'herbe grasse et brillante qui lui arrivait en haut des cuisses, il songeait aux femmes. Son esprit caressait l'image d'un être humain plus mince, à la musculature plus fine, pourvu d'une taille de guêpe et de globes mammaires souples et fermes. Comme tous les jeunes garçons, il avait appris les femmes à l'école.

Elles se caractérisaient par des visages infantiles, sans poils, sans angles durs, tout au long de leur vie. Elles avaient à l'emplacement du sexe, caché par un triangle de fourrure, un fourreau élastique qui s'adaptait à tous les phallus. Elles présentaient une ossature plus légère, des mains et des pieds plus menus. Elles conservaient toute leur vie l'abondante chevelure propre aux garçonnetts, et que tout homme perd à la puberté. Elles étaient plus souples et produisaient davantage de tissus gras.

Elles avaient été dominées durant toute l'histoire mixte

de l'humanité par les hommes, quelle que fût le type de civilisation. Cela tenait à leurs capacités mentales limitées par une émotivité animale. Comme humains de seconde zone, elles rendaient des services considérables, mais semaient la zizanie dans les sociétés masculines. Un monde sans femmes présentait tant d'avantages que les hommes, depuis toujours seuls décisionnaires, avaient résolu de s'en débarrasser dès que la science avait permis de le faire sans mettre en danger le devenir de l'espèce humaine.

Mais elles étaient restées obscurément présentes. Dans la réalité d'abord, puisqu'une manipulation génétique avait permis qu'à l'instar de nombre d'insectes, elles puissent se reproduire par parthénogénèse, ce qui était une forme de clonage naturel. Quelques spécimens triés sur le volet avaient donc été préservés et cantonnés sur la planète Lazuli après la grande purification.

Elles étaient aussi restées dans l'imaginaire humain. Le mythe fondateur de l'humanité masculine s'était fixé sous la forme du Livre, qui racontait les exploits de Sool, le premier homme. Comment il avait bravé le dragon Meltée pour délivrer la première vierge, Maalith, enfermée dans un donjon de cristal vénéneux. Comment ils s'étaient unis, donnant naissance aux deux premiers mortels, Kaleb et Abel.

Maalith peuplait les rêves des hommes depuis deux siècles. On vantait sa peau de neige, sa chevelure noire qui dénouée se déroulait jusqu'à ses petits pieds parfaits. Elle avait les yeux verts, des dents de perle, des seins onctueux, un ventre doux comme le sable.

Yarno se sentait étrangement ému. Il avait grande envie de rencontrer les femmes, de mettre sa force et toutes ses

capacités à leur disposition. Il les servirait comme un chevalier du temps jadis, et elles lui feraient des fils.

Tout en roulant ces pensées confuses et un peu puérides, il avançait d'un pas sûr, tous les sens en éveil. La nuit était presque tombée. Il s'assit sous l'arbre le plus proche, plongeant du regard dans l'épais sous-bois. Une odeur forte et douce de champignons, d'humus, de fleurs, de musc vint lui caresser les narines. Là-bas, au centre de la plaine, il voyait les petites lumières tremblantes du campement. Phénice devait convoquer tout son panthéon, à cette heure inquiétante...

Il se sentait bien. Il s'étira, et son pied heurta quelque chose de dur.

Bien que la chose fût recouverte d'une pellicule vert doré, il l'identifia immédiatement comme un objet fabriqué. Ses logiciels de reconstitution spatiale synthétisèrent l'image d'un casque tel qu'en portaient les hoplites lors des guerres médiques. Que faisait-il sur Lazuli, à plus de soixante années-lumière de la Grèce ? Yarno, ayant réglé ses yeux au maximum de sa vision nocturne, dégagea l'objet avec le plus grand soin. Selon les projections qui ne cessaient de s'affiner dans une case analytique de son esprit, le fantassin qui avait porté ce casque avait à peu près sa corpulence, ce qui avait dû, en des temps aussi éloignés, en faire un véritable titan : Les hommes de cette époque, en effet, ne dépassaient que rarement le mètre cinquante, mais celui-ci avait mesuré deux mètres trente-huit. Pareille anomalie avait dû le faire considérer comme un authentique héros, un des innombrables bâtards de Zeus.

Yarno ajusta le lourd casque sur sa tête. La coque enveloppante n'aurait pu s'adapter plus parfaitement à lui

si elle avait été faite sur mesure. Enfant, un terrible accident avait failli le faire passer de vie à trépas, lui laissant une bosse de recalcification en forme de croissant sur l'occiput. Le métal ne s'y frotta pas comme il l'aurait dû. Yarno ôta le casque et considéra avec une émotion inconnue la gouttière en forme de demi-lune qui en creusait l'arrière. Son cœur battait de façon désordonnée, anormale.

D'après l'analyse temporelle, l'objet avait été fondu 2500 à 2800 ans plus tôt. Yarno identifia l'émotion qui le mettait dans un tel état de désordre physiologique : Il s'agissait d'une bouffée de panique. Aussitôt, un flot d'endorphine et de dopamine lui rendit l'équilibre émotionnel indispensable.

L'énorme casque, dans ses mains, émettait une sorte de palpitation, comme s'il était traversé par un courant de très basse intensité. Il irradiait une douce tiédeur. Yarno le frotta, enlevant en partie la pellicule de poudre compacte qui le recouvrait. Sous cette carapace pulvérulente, l'alliage présentait une surface irrégulière, bosselée, d'une chaude nuance cuivrée. Obéissant à une impulsion subite, il s'en recoiffa. Les idées les plus folles, les plus enivrantes s'emparaient de lui. Il s'était souvent demandé pourquoi le hasard -quel hasard ?- avait fait de lui le dernier des hommes. Était-il prédestiné ? Il en avait à présent la preuve sur la tête.

Au-dessus de lui, le feuillage de l'arbre émettait la rumeur d'une foule chuchotante dans une crypte. Des voix innombrables se répondaient sous ses pieds, comme si les racines et radicelles avaient constitué un réseau téléphonique d'une complexité irréaliste. Au centre de la plaine, un feu domestiqué l'informait que le vieux

Phénice préparait le repas.

Ses yeux, après avoir parcouru les cieux envahis de chiroptères, les bois dont il percevait le moindre détail jusque dans les ombres les plus épaisses, les herbes murmurantes de la plaine, se posèrent par hasard sur ses mains. Elles étaient gantées d'une pellicule de poudre compacte, d'un vert doré. Il essaya de les frotter, avant de se rendre compte que cette étrange substance s'était incorporée à sa peau. Sur ses bras apparaissaient comme des archipels du même vert encore indistinct, mais qui ne cessait de s'étendre et de foncer. De nouveau la panique le submergea. Il tenta d'arracher le casque de son crâne, sans y parvenir. Un cri s'étrangla dans sa gorge. Le ciel festonné de vols papillonnants se mit à tourner comme une toupie, et dans l'axe de cette folle rotation naquit un visage éblouissant couronné d'une explosion de cheveux noirs. Une bouche moqueuse s'ouvrit en un sourire, des yeux verts et froids comme la mer glissèrent sur lui, pareils à la lumière fuyante d'un phare.

Il perdit connaissance.

Quelque chose de rugueux rebondissait sur son visage. Il ouvrit les yeux et dut ajuster sa vision à l'obscurité laiteuse. Les trois lunes s'étaient levées. Le bedoo lui tapotait la joue avec ses horribles petites pattes griffues. Ce faisant, il donnait libre cours à sa manie des prières absconses :

-Authentique flux ascendant qui éclaire les cîmes au-delà de la causalité, accorde-moi les minutes que j'ai vécues sans les habiter...

-Phénice, enlève-moi ce casque...

-De quoi parlez-vous, Monseigneur ?

Yarno porta la main à sa tête, puis balaya des yeux les alentours. Le casque, à ses pieds, luisait vaguement dans l'ombre. Il inspecta ses mains, ses avant-bras. Nulle trace de moisissure verte. Le visage de Maalith s'inscrivit, moqueur, sur tous les écrans de son esprit.

-Le repas est prêt. Chasse des grands arbres, intelligence suprême, fluide panthéiste des idéologies végétales...

-Phénice, je dois partir, coupa Yarno. Retiens bien ce que je te dis : je n'ai plus besoin de toi comme otage, car Lazuli toute entière est mon otage. Vous ne pourrez pas me détruire sans la faire disparaître. Tu as compris ?

-Vers toi, fin préalable, volent tous mes désirs. Que ton gouffre à facettes m'engloutisse mille fois...

-C'est ça. Tu peux reprendre le patrouilleur pour porter la bonne nouvelle à tes semblables. Le Conseil des Conseils appréciera moyennement que vous m'ayez laissé filer après mes trois tentatives d'évasion. Peut-être vaut-il mieux que cette triste nouvelle ne lui parvienne jamais... Que deviendraient les bedoos s'ils n'étaient plus les geôliers de la galaxie du Nadir ?

-Je dépose à ton ventre convoyeur tous les possibles non advenus, les impossibles configurations de la réalité abortive...

-Ecoute-moi, abruti. J'ai vu Maalith comme je te vois. Elle m'appelait. Je sais maintenant que si je suis ici, c'est qu'elle l'a voulu.

-Votre excellence, et le repas ? Ne voulez-vous pas manger une dernière fois avant que les femmes vous tuent ? Elles ont passé un pacte avec le dragon, vous savez...

Derrière les vagues moutonnantes de collines boisées,

Yarno aperçut enfin la grande falaise de basalte. Il marchait depuis trois jours, ne s'arrêtant que pour souscrire -brièvement- aux obligations biologiques. Heureusement pour lui, il connaissait le Livre par cœur. Comment cela avait-il pu lui échapper ? Dans la légende le premier homme, Sool, était surnommé l'Iguane, en raison d'une malformation crânienne sur laquelle les textes ne s'étendaient pas.

Et Meltée, Celui-qui-unit-ce-qui-ne-peut-s'unir, hantait une falaise de basalte qui déroulait ses orgues sur une vingtaine de kilomètres, longeant un torrent impétueux.

Meltée, le dragon noir, s'interposait entre la vierge prisonnière et lui. Il ne crachait pas le feu, son apparence n'avait rien d'effrayant, il n'était pas doté d'une carapace indestructible. Meltée puisait son terrible pouvoir dans l'âme de ses adversaires. Il était capable d'extirper l'horreur potentielle tapie dans tout esprit un peu complexe pour la jeter à la face de celui qui la recelait en toute ignorance. Chacun se trouvait alors victime de sa propre perversité, de son attrait pour la souffrance et la mort, de son innommable lâcheté.

Yarno avançait avec d'autant plus de détermination qu'il se sentait mal armé pour ce combat : l'éducation des hommes ne favorisait guère l'introspection. Il ignorait de quoi il était capable. Cette indécision lui apparaissait comme la première escarmouche d'un combat déjà engagé, quoiqu'il n'eût pas encore aperçu le dragon. Mais il puisait tout son courage dans la certitude d'être l'élu, le dernier homme, avatar du premier homme. Sool aussi avait douté, mais l'image lumineuse de Maalith le guidait comme une étoile. Ce qu'il faisait, il le faisait pour elle, pour leur amour, pour que commence et recommence

l'Histoire des hommes, en une boucle éternelle.

Au moment où Meltée fut devant lui, Yarno eut la révélation de l'enfer qu'il devrait traverser pour gagner Maalith : il ne pourrait même pas se prévaloir, dans son combat, de son amour pour elle. Car ce qui lui explosait au visage dans une débauche d'images monstrueuses, de hurlements, de coups, c'était la grande purification dans ses moindres détails, et non seulement l'interminable massacre, mais toute l'architecture idéologique qui avait abouti à cette suprême horreur. Et cette architecture était, à lui l'ultime guerrier, sa raison de vivre.

Yarno eut juste le temps d'apercevoir le dragon avant ce déferlement. Contrairement aux descriptions pléthoriques du Livre, Meltée avait la forme débonnaire d'une grande salamandre noire et jaune. Ses yeux rouges, sans pupilles, paraissaient des gouttes de sang frais. Yarno, à l'instant où il se sentit invinciblement attiré par ces deux lampes qui donnaient à la fois une impression de clarté et de profondeur, sut trop tard que la seule façon d'échapper à l'emprise du dragon eût été de fuir son regard, de refuser que s'établisse un pont entre leurs deux esprits.

Maalith courait par milliers dans les rues de toutes les villes du monde. Elle tentait de se cacher au fond des placards, des caves, des combles depuis longtemps oubliés. Dans sa tentative désespérée de survivre, elle bénéficiait parfois de la complicité d'hommes trop lâches pour préférer le bien commun au confort individuel.

Et pourtant... L'égalité humaine ne pourrait jamais se réaliser qu'entre êtres égaux, rationnels, débarrassés de l'animalité. Le sexe, depuis toujours, constituait le cheval de Troie de cette bestialité honnie dans l'espèce humaine. Par les mille ruses du désir, il avilissait jusqu'aux plus

prometteurs des génies. Cela, toutes les religions l'avaient perçu, mais de façon irrationnelle et confuse, puisqu'elles avaient fait de la femme le réceptacle du démon.

Maalith était tirée par les cheveux hors de sa cachette, on lui appliquait entre les deux yeux le canon d'un pistolet à tige qui servait d'ordinaire à abattre les porcs. Maalith, le visage aspergé de sang, tombait sur Maalith, le ventre ouvert, tenant ses entrailles dans ses poings, tandis qu'un peu plus loin, sur le trottoir inondé d'une fange cerise, une Maalith enfant, la robe retroussée, exhibait ses jambes broyées et son bassin tordu, essoré comme un linge. L'air était saturé de hurlements, de pleurs, de supplications.

Les brigades de purification avançaient en formations carrées, ratissant méthodiquement les pays, rue par rue, immeuble par immeuble, un chemin après l'autre, inspectant les bois, les champs, et jusqu'aux endroits les plus isolés.

La plupart des hommes restaient à l'écart des rues périphériques où se déroulait la purification. Ils travaillaient dur pour l'édification du monde nouveau. Quelques-uns, plus d'un cinquième tout de même, s'étaient unis pour défendre les femmes ou mourir avec elles. Ceux-là prétendaient représenter le dernier refuge de l'humanité. Les imbéciles ! Pas un seul d'entre eux n'avait survécu.

Un minuscule pourcentage, composé de l'élite issue des premiers clonages améliorés, organisait et exécutait les opérations de purification. De ce groupe, tous les hommes disparus depuis peu auraient fait partie, puisque tous depuis étaient issus de l'ingénierie biogénétique améliorée. Toutes ces images de tueries frénétiques, de

tortures, de massacres, Yarno les voyait par les yeux de l'un des exécutants. Il se trouvait devant ce paradoxe : pour mériter sa victime, il lui fallait effacer l'époque où leur différence s'était cristallisée en incompatibilité irréductible, si bien que l'unique solution devait passer par la disparition de l'un ou de l'autre. La victoire des femmes n'aurait pas pris certes un tour aussi radical, mais elle n'en n'aurait pas moins fait disparaître l'homme en tant qu'homme, guerrier et créateur, aboutissement et autorité suprême de toutes les formes de vie. Dans toute les civilisation s'était dessiné avant la grande victoire une dérive sournoise visant à la confusion des genres, au mélange, à l'animisme, à l'abâtardissement.

Tu n'y arriveras pas comme ça, souffla une voix inconnue, très loin dans sa tête. La civilisation des hommes n'est plus. Il faut que tu acceptes de revenir à la mixité ancienne, il faut que tu acceptes le danger du mélange.

Il sabrait avec une énergie passionnée les corps veules des femelles. Des geignements, des larmes, des chairs tremblotantes qui se talaient sous les coups, des attitudes suppliantes, lamentables attisaient sa fureur. Des femmes, la lie de l'humanité, le réservoir de sa faiblesse, de sa puérité.

Arrête.

La bouillie de corps s'étalait en couverture palpitante jusqu'aux confins des villes qu'il traversait, des années qu'il enjambait. La grande purification avait mis plus de vingt ans à se réaliser.

Une buée froide s'éleva du charnier. Ses draperies semblables à celles d'une aurore boréale se rejoignirent et s'ajustèrent, formant au-dessus du carnage une immense

forme qui marchait vers lui, mais montrait en rapetissant qu'en réalité, elle s'éloignait de lui. Elle allait d'un pas souple, divagant, cueillant une tête ici, une main là, et les accrochant dans ses cheveux avec des mines d'enfant coquette. Sa peau blanche, à la façon de celle de Meltée, s'ornait sur toute sa surface d'escarboucles furtives, pareille à une mince couche de cendre qui laisse surgir çà et là le scintillement des braises. Il voulut effacer cette fantasmagorie de son esprit, mais n'y parvint pas.

Parfois, elle laissait glisser avec dédain son regard vert, plus froid que l'écume marine, sur son visage, et un léger sourire faisait apparaître ses dents de nacre. Ses seins se balançaient au rythme de ses pas, et le triangle noir de son pubis étirait la fine pointe d'un angle après l'autre, accompagnant le roulement paresseux de ses hanches. Ses cheveux étaient soulevés en vagues ophidiennes par un vent qui semblait venir de lui.

Il allait la perdre, à jamais, parce qu'il n'arrivait pas à accepter qu'elle vécût, elle ou n'importe laquelle de ses semblables. Ce n'était pas possible, il devait exister une issue.

Meltée avait lancé toute une partie de lui, la plus capitale, à l'assaut d'une autre. Ainsi détruisait-il tous ses adversaires, mais pas lui, pas lui. Il existait toujours un autre angle d'attaque. Il pouvait faire que le point d'intersection entre le passé et l'avenir cesse d'être la rencontre mortelle entre la lame et la chair. Pour cela, point n'était besoin de détourner la lame...

Que faisait Meltée ? Il dissociait pour mieux imposer le mélange. Il se nourrissait de contradictions. Il utilisait vos propres paradoxes pour vous anéantir.

Avec un hurlement, Yarno jeta au loin l'épée, le

pulvérisateur, les grenades fragmenteuses. Il se pencha, capitonnant ses mains, et aida une vieille femme tremblante à se remettre debout. Il cueillit sur le corps éventré de sa mère une petite fille qui hurlait, et qui se calma dans ses bras. Au loin, sur l'écran rougeoyant du ciel, Maalith s'était arrêtée de marcher. Ses yeux frangés d'épais cils noirs s'adoucirent, elle lui adressa un tendre sourire. Ses contours devinrent diaphanes, elle se dilua dans l'espace.

En quelques secondes, toute image de la grande purification s'évanouit et il se retrouva en face du dragon. Meltée le considérait, la tête inclinée, avec un air de bonté. Le brasillement de sa peau noire et jaune avait gagné en intensité. Yarno se pencha en avant pour ramasser ses armes, et en un mouvement tranquille, il actionna à la fois le pulvérisateur et le diffracteur. La grande salamandre explosa, une pluie de sang raya l'air, des particules de chair grillée lui retombèrent sur les épaules. Il éclata de rire. En des temps reculés, un jeune homme avait vu s'ouvrir à lui les portes de l'Asie en tranchant un nœud que personne n'était jamais parvenu à défaire.

-À nous deux, salope, s'écria-t-il joyeusement.

Il ne lui restait plus qu'à escalader un donjon en cristal vénéneux. Une formalité. Rajustant son harnachement guerrier, il se remit en route d'un bon pas. Le donjon ne résisterait pas mieux que Meltée à ses armes ultrasophistiquées. On verrait bien si la vierge continuerait à la ramener, le cul dans les tessons, après une chute de vingt mètres.

-L'important, expliqua Maalith, est de brasser les gènes.

Non seulement avec les végétaux, mais entre nous. Entre mammifères, le plus simple est la reproduction sexuée. C'est pourquoi il existe des tenons et des mortaises biologiques. Ou des canules et des tubes.

Les femmes écoutaient, assises en rond dans la clairière, à quelques pas du patrouilleur. Un superbe jasmin l'avait recouvert, qui embaumait l'air autour de la classe.

-Au début, dans le ventre de nos mères, nous sommes toutes semblables. Nous disposons de ces deux boules, de ces divers tubes, et de cet organe. Vous voyez que les sexes des embryons ne se distinguent pas. Lors de l'embryogenèse, la nature fabrique deux sexes distincts avec le même matériau...

Sur l'un des deux gros embryons d'étude en pâte plastique, elle commença à placer et façonner les différentes parties de l'appareil génital. Les femmes regardaient de tous leurs yeux. Quelques animaux, assis dans l'herbe, regardaient aussi avec une attention soutenue.

-Vous voyez que cet organe comprenant des corps caverneux, des corps spongieux, un prépuce, un frein et un gland, ainsi disposé à l'extérieur du corps, donne une canule, un tenon, ou, si vous préférez, un phallus. Les boules, aussi placées à l'extérieur, forment les testicules. Qui est tenon ?

-Moi ! s'écria une jeune femme, écartant la soyeuse fourrure verte de son ventre pour exhiber ses organes génitaux.

Un peu moins de la moitié des jeunes élèves étaient tenons. Derrière le rang de femmes, une ourse, une belette et une petite lapine s'examinaient méticuleusement.

Maalith passa à l'autre modèle d'embryon. Elle ouvrit

la cavité abdominale et ramassa les mêmes constituants à l'intérieur, les disposant avec soin.

-Avec les mêmes matériaux, je place ici ce tube très élastique, mais heureusement peu sensible, qui mène à la poche de gestation, entourée des deux boules que nous appellerons ovaires. Quant à cet organe avec ses corps spongieux et ses corps caverneux, je le dispose ainsi comme s'il déployait ses ailes autour du tube, et je n'en fais émerger en haut de la vulve que le prépuce, le frein et ce petit bout de gland. Voilà un clitoris. Maintenant, je referme la cavité abdominale. Nous avons le tube, la mortaise. Phallus et clitoris ont la capacité de gonfler considérablement et de donner du plaisir. Le phallus grandit à l'extérieur, le clitoris pour la plus grande partie à l'intérieur du corps, autour du tube. Les mortaises peuvent voir, en se plaçant devant le tableau rayonnant, le détail de leur anatomie enfouie.

Les jeunes femmes, des fillettes pour la plupart, gloussaient en comparant leurs tenons et leurs mortaises.

-Pendant une très longue période de l'Histoire humaine, reprit Maalith, et en raison sans doute du mode discriminatoire par lequel l'intelligence humaine s'approprie le monde, les tenons, qu'on appelait des hommes, et les mortaises, nommées femmes, ont ignoré qu'ils n'étaient que des isotopes, des variations du même élément. Se croyant différents et étant extraordinairement plastiques, ils ont construit et accentué leurs différences, puis en ont fait des inégalités, et enfin des incompatibilités. Ce fut la fin de la première partie de l'Histoire humaine.

-Ils n'ont jamais remarqué la similitude de ce qu'ils étaient sensés avoir de plus différent, leurs organes

génitaux ?

Maalith sourit.

-Ils l'ont féroce­ment niée. Même aux XIXème et XXème siècles, période rationnelle s'il y en eut, le clitoris est réduit, dans les représentations, à sa partie extérieure. La partie intérieure est tout simplement absente. Certains l'ont considérée comme une tumeur bénigne. Ce qui en dit long sur l'objectivité scientifique. Pas plus que les religieux, les scientifiques ne supportaient la similarité des sexes. Le clitoris était appelé petit bouton de rose, berlingot...

Quelques francs éclats de rire interrompirent Maalith. L'ourse semblait éberluée. Les jeunes femmes chuchotaient entre elles. Une petite fille leva le doigt. Dans la lumière de midi, sa fourrure lustrée brillait comme une jeune pousse de carex.

-Maalith, nous aimerions bien voir le dernier homme, dit-elle timidement.

La vieille enseignante ébroua sa fourrure roussie par les ans. La photosynthèse ne s'y réalisait plus comme avant, la pousse de sa fourrure de printemps était de plus en plus tardive et irrégulière. Elle soupira et se tourna, l'air interrogateur, vers le gros être mafflu qui débarrassait le jasmin de ses fleurs fanées en marmonnant :

-Chaînes des trains de vents solaires qui font se croiser les nuages, écoutez mon improvisation dérobée...

-Qu'en penses-tu, Phénice ? Hypne serait-il d'accord ?

Le bedoo interrompit son nettoyage pour regarder l'état du ciel.

-Hypne ne dépense que peu de son énergie à le maintenir en vie. L'homme est heureux, il vit ce qu'il veut vivre... Depuis qu'il s'est allongé sous son feuillage,

il le nourrit et veille sur lui. C'était la seule solution. L'homme aurait tué encore et encore...

Les femmes surexcitées formèrent une rangée derrière Phénice. La procession s'ébranla en direction d'un arbre plus majestueux que les autres. On entendait des conversations chuchotées :

-Est-il vrai que les hommes ont massacré toutes les femmes ?

-Mais en fait, certaines d'entre nous sont des hommes...

-On s'en fout...

-Nous avons aussi les gènes d'arbres comme Hypne...

-Oui mais ça, c'est en dormant dans les lits de mycorrhyzes.

-Avant, nous n'avions pas de fourrure. Nous avons des cheveux.

-Des quoi ?

Arrivé devant la gigantesque forme allongée, le groupe resta un instant muet de stupeur. Des vagues d'ondes rassurantes émanaient du feuillage d'Hypne, et ses racines émettaient une tiédeur réconfortante, mais les femmes restaient pétrifiées devant ce spectacle.

La créature bougea une jambe et gronda : "je t'aurai comme j'ai eu Meltée" d'une voix métallique, horrible. Toutes les femmes bondirent en arrière.

L'homme était nu comme une grenouille. Bien que Hypne l'eût soigneusement recouvert d'une belle pellicule verte, on entrevoyait çà et là des fragments de sa couleur naturelle, une sorte de rose livide qui faisait songer à la gencive d'une chienne anémiée. Il était couvert de protubérances disgracieuses (des muscles, expliqua Maalith), et d'implants métalliques et plastiques qui formaient avec son corps une sorte de puzzle hideux.

Mais son visage était ce qu'il avait de plus effrayant.

Une fillette plus téméraire que les autres gagna en trois petits bonds l'immense corps étendu dans l'herbe. Son regard vif plongea entre les cuisses métalliques du monstre.

-C'est un tenon ! s'écria-t-elle.